Festival de danse Instances

du 19 au 23 novembre 2013

édito

Cette onzième édition d'Instances revendique sa différence via un choix d'artistes enclins à porter leur regard sur le réel et la société, comme l'explique son directeur Philippe Buquet : *"L'exemple existe en France, mais il peut aussi venir d'ailleurs à travers des spectacles centrés sur la danse tout en remettant en cause le confort de codes trop bien huilés. C'est ce que nous continuons de faire découvrir avec ce programme largement consacré à des artistes venus du continent africain. Car il ne faudrait pas oublier l'état du monde d'aujourd'hui... et ces chorégraphes et danseurs sont aussi là pour nous le rappeler."*

Si l'Afrique du Sud est à l'honneur avec les créations de Robyn Orlin, Peter John Sabbagha ou Mamela Nyamza et les Soweto's Finest, c'est que ces chorégraphes ont un point commun : revendiquer leur engagement avec avidité, insolence et talent. Une préoccupation partagée par les représentants de l'Afrique francophone : la Sénégalaise Fatou Cissé, le Burkinabé Salia Sanou et le Congolais Andréya Ouamba font aussi bouger les lignes à travers leur art. Du côté des créations hexagonales, Maud Le Pladec, Alban Richard et Herman Diephuis s'accordent à l'exigence de cette ligne éditoriale : poser des questions par une approche singulière.

"Relayé par des rencontres et des débats, poursuit Philippe Buquet, *Instances est un temps fort dans notre saison où les spectacles témoignent de la richesse de la réflexion de cette danse différente."* Multipliant les découvertes, l'objet premier du festival est d'ouvrir le champ des possibles en révélant des territoires proches ou lointains à travers des paysages chorégraphiques d'exception. Une autre manière de découvrir le monde pour ancrer les histoires d'aujourd'hui dans la fluidité des corps en mouvement.

Les Inrockuptibles

Julien Piffaut

Mamela Nyamza et les Kids de Soweto
de Mamela Nyamza

danse avec les jeunes loups

La Sud-Africaine **Mamela Nyamza** se confronte à la troupe des Soweto's Finest et explore le fossé entre les générations. Un spectacle magnifique et cruel.

Ils sont cinq, ils ont entre 18 et 26 ans et annoncent leur entrée sur le plateau par un concert de sifflements. Comme une volée d'oiseaux migrateurs affamés qui jettent leur dévolu sur un lieu et en font un nichoir pour la nuit, voilà donc pour la première fois en France la bande des Kids de Soweto à pied d'œuvre. Ils se lancent d'emblée dans une démonstration d'*ishbuja*, la nouvelle danse des quartiers déshérités de la banlieue de Johannesburg. Inventée comme dans une guerre des gangs pour rivaliser avec l'autre danse des rues, le *pantsula*, l'*ishbuja* s'inspire du hip-hop tout autant que des postures des danses traditionnelles africaines : zoulou, tsonja et tswana, ce qui en fait une pépite rare, un objet culturel contemporain authentique. Cette capacité à créer un art qui leur est propre est à l'origine de la rencontre entre ces gamins qui répètent dans la rue et la chorégraphe sud-africaine Mamela Nyamza.

Originaire du Cap, née en 1976, formée à la danse classique à la Zama Dance School puis à l'université Tshwane de Pretoria, Mamela Nyamza a suivi un parcours à des années-lumière du leur. Ses performances où l'art et la danse se répondent pour questionner l'histoire de l'Afrique du Sud et l'évolution de son pays depuis la fin de l'apartheid ont reçu un joli nombre de prix.

> **"j'ai envie de jouer avec leurs corps, des corps d'aujourd'hui, ce sont de petits bijoux, des fleurs en devenir"**
> **Mamela Nyamza**

"Cette fois-ci, je ne veux plus revenir sur les images de notre histoire *mais plutôt travailler sur le rapport entre les corps,* précisait-elle lors de la préparation de cette création. *On va être cinq gars et une fille et il y a un sacré contraste entre nos entités. J'ai envie de jouer avec leurs corps, des corps d'aujourd'hui dans ce qu'ils ont de bien réel ! Ils sont la nouvelle génération. Eux sont nés dans les années 90 et moi dans les années 70, on n'a ni le même vécu ni la même présence. Eux, ils représentent l'espoir de l'Afrique du Sud, ce sont de petits bijoux, des fleurs en devenir, et peut-être que leur génération va gagner vraiment sa liberté. On ne sait pas..."*

Mamela Nyamza attend longtemps en coulisse avant de rejoindre les Kids sur scène. Les cinq des Soweto's Finest arborent les signes d'une réussite ▶

à laquelle ils n'osaient pas rêver, des baskets dernier cri et des tenues street-wear impeccables, tandis qu'elle apparaît enfin, plus nue que nue, dans une combinaison de cuir noir comme une seconde peau. A la suite de leur entrée en fanfare digne des grandes heures de *West Side Story*, elle avance sur le plateau avec des allures de Catwoman, nous rappelle l'énigmatique Irma Vep, chère à Louis Feuillade et se mêle au groupe comme une ombre de discorde, un fantôme surgissant du passé. Elle est d'abord une femme sublime (même si elle pourrait être la mère de certains d'entre eux) et dans son ambiguïté quasi incestueuse, elle dérange l'ordre de cette bande de garçons soumis à l'autorité d'un chef âgé de 26 ans, Thomas Bongani Gumede, qui incarne à la perfection le petit mâle ne supportant pas qu'une femme vienne se mêler de ses affaires.

Choc des styles, guerre des sexes et sommet d'incompréhension entre les générations, voilà les mille et une raisons du fossé qui les sépare et que Mamela Nyamza ne cesse de creuser. Avec une jubilation aussi masochiste que sadique, elle ne danse presque jamais. Dans l'impossible grand écart d'une étreinte qui ne pourra avoir lieu, elle se contente de jouer les éléments perturbateurs… à peine tolérée sur un tapis rouge qu'elle ne déroule pourtant rien que pour eux. Impériale et sublime, Mamela Nyamza ose porter sur la scène le deuil d'un présent qui est aussi celui de ses convictions. Tout en ne lâchant rien de sa lucidité à vouloir encore peser sur un avenir qu'elle voudrait autre et politique, elle laisse la fête dionysiaque aller jusqu'au bout et accepte la morne modernité de cette jeunesse fascinée par l'adoration de ses veaux d'or. La cruauté sans pareille d'un passage de relais qui signale la fin d'une époque. **Patrick Sourd**

Mamela Nyamza et les Kids de Soweto le 19 novembre à 21 h à l'Espace des Arts
Isingqala le 20 novembre à 19 h à l'Espace des Arts

story

la vie des morts

En canalisant l'énergie de ses danseurs pour en faire un antidote au tragique, **Andréya Ouamba** ravive le souvenir des guerres civiles de son Congo natal.

Dans une première vie, Andréya Ouamba, né au Congo-Brazzaville, a découvert la danse en se lançant dans le hip-hop comme rappeur et danseur avant d'intégrer le Ballet-théâtre Monana en 1993, dirigé par le chorégraphe Chrysogone Diangouaya. Deux ans plus tard, il crée sa première pièce, *L'Haleine*, pour laquelle il reçoit le premier prix du concours Mabina Danse. Jusqu'au jour où il part pour le Sénégal, invité en 1999 à l'Ecole des sables de Germaine Acogny pour un stage de trois mois, durant lequel il fait des rencontres importantes : le chorégraphe vénézuélien Carlos Orta et le Sénégalais Abdou Mama Diouf.

Aujourd'hui encore, c'est à Dakar qu'Andréya Ouamba poursuit son parcours de chorégraphe. *"Quand je suis parti, il y avait la guerre au Congo et je pensais rester au Sénégal le temps que ça se calme au pays. J'ai collaboré à plusieurs projets et comme le retour à Brazza était toujours reporté, je suis resté définitivement à Dakar. J'y ai créé ma compagnie, 1er temps, avec Fatou Cissé en 2000 et fait des rencontres qui ont changé ma vision de la danse, du corps et du monde : la Canadienne Michèle Riou, l'Américain Reggie Wilson, avec qui j'ai créé une pièce qu'on a tournée aux Etats-Unis entre 2008 et 2010."*

Autres rencontres importantes, à l'Atelier du monde du Centre chorégraphique de Montpellier : Susan Buirge, Bernardo Montet. Autant de points d'ancrage dans la diaspora des artistes chorégraphiques à travers le monde qui lui permettent, finalement, de revenir à trois reprises au Congo-Brazzaville à partir de 2008 et de s'interroger sur les traces laissées par les guerres civiles des années 90, point de départ de son spectacle *Sueur des ombres*.

"La façon dont on parle de la guerre au Congo, c'est comme si on n'avait jamais été acteurs, *mais simplement des spectateurs,* raconte Andréya Ouamba. *Pour la majorité des gens, c'est comme s'ils parlaient d'un film d'Hollywood. Il y a eu les guerres de 1993, 1997 et 1998, mais en 1998, c'était un génocide. L'armée est entrée dans les quartiers sud de la ville pour exterminer tout le monde. Beaucoup de gens se sont retrouvés dans la forêt pendant un an ; on appelait ça la Face B. A leur retour, la seule chose qu'ils avaient*

Dominique Marsteau

Sueur des ombres
d'Andréya Ouamba

en tête, c'était de rattraper le temps perdu. Ils ne voulaient surtout pas qu'on voie qu'ils revenaient de la Face B. Ce qui fait qu'on en parle entre amis, mais jamais ouvertement. Il n'y a pas eu de rencontre organisée officiellement, comme en Côte d'Ivoire ou au Rwanda. Sueur des ombres *envisage toutes ces questions, mais la brutalité de la guerre qu'on montre sur le plateau est visuelle, pas physique."*

Cette brutalité est d'abord invisible et passe par les voix des danseurs qui s'invectivent dans leurs langues d'origine – les interprètes sont béninois, congolais, burkinabé et sénégalais – alors que le noir du plateau donne de l'épaisseur à la chute des corps, aux souffles et à l'introduction de la musique du compositeur argentin Murcof, extraite de l'album *The Versailles Sessions*.

Peu à peu, l'éclairage révèle un plateau circonscrit par de longues tiges de bambou avec lesquels les danseurs marquent des frontières, les déplacent, construisent et déconstruisent l'espace de la rencontre ou de la confrontation sur les musiques bouillonnantes et fortes d'Alva Noto et de Ryoji Ikeda, *"deux créateurs qui ont révolutionné l'univers des musiques électroniques"*.

"la brutalité de la guerre qu'on montre sur le plateau est visuelle, pas physique."
Andréya Ouamba

Une noirceur évoquée par le titre, moins en référence aux morts de la guerre qu'à *"ces gens qui souffrent dans l'ombre et qu'on ne voit pas. Ce qui s'est passé au Congo n'a jamais été médiatisé. Un million de personnes sont mortes. J'ai toujours été déçu de la méconnaissance des Français vis-à-vis de Brazzaville où de Gaulle a pourtant déclaré qu'elle était la capitale de la France libre, lors d'un discours où il a décidé que les Africains allaient aussi faire la guerre au nazisme"*.

Un silence médiatique assourdissant auquel *Sueur des ombres* apporte, en contrepoint, un éclairage cinglant, sous forme de retour au pays natal aux côtés de danseurs rencontrés en Afrique de l'Ouest. Loin des combats.
Fabienne Arvers

Sueur des ombres
le 22 novembre à 21 h
à l'Espace des Arts

l'invitation au voyage de sept chorégraphes d'Europe et d'Afrique

chorégrafrique

Le combat de Fatou Cissé pour la liberté des femmes, la chute d'Icare vue par Robyn Orlin, les ralentis cinématographiques de Peter John Sabbagha et les frontières artistiques et géographiques abolies par Salia Sanou.

Back de Peter John Sabbagha

Nastya Sobolieva

Comment prendre en main les rênes de sa vie quand on est une femme au Sénégal ? *Regarde-moi encore* de la Sénégalaise **Fatou Cissé** est un clin d'œil mixant avec humour l'image de *La Femme assise* de l'Argentin Copi et le souvenir du très fameux *Rosas danst Rosas* d'Anne Teresa De Keersmaeker. La chorégraphe met en scène un solo avec pour accessoire une simple chaise. Bien décidée à en découdre avec le thème très polémique des archaïsmes liés à la condition féminine africaine, le spectacle, plus qu'un autoportrait dansé, est la chronique d'une bataille personnelle menée pour s'ouvrir un chemin vers la liberté d'agir et de penser.

"Dans un monde rempli de papillons, il faut des couilles pour être une chenille... Quelques pensées sur la chute" : plus qu'un titre, la traduction de la phrase par laquelle la chorégraphe sud-africaine **Robyn Orlin** nomme son spectacle s'avère digne de la première ligne d'un manifeste de savoir-vivre dédié au XXIe siècle. Présente à New York lors de l'attentat du World Trade Center, Robyn Orlin nourrit cette réflexion sur la chute à partir de l'image interdite de corps tombant des tours jumelles. Réunissant en deux solos Elisabeth Bakambamba Tambwe et Eric Languet, elle illustre son propos en partant de la chute d'Icare et de celle de la tour de Babel jusqu'à évoquer l'intime via *Les Ailes du désir* de Wim Wenders et les existences tourmentées des chanteuses Nina Simone et Billie Holiday.

Connu pour ses travaux réunissant l'art et la lutte contre le sida, le chorégraphe sud-africain **Peter John Sabbagha** propose une danse qui interroge le sociétal. Avec Fana Tshabalala et Irven Teme, deux danseurs d'exception sur le plateau, *Back* convoque Vivaldi et d'étonnants ralentis très cinématographiques pour parler d'amour et de désir dans l'ambiance trouble d'une scène-miroir aux allures d'un lac où se reflète la lumière d'une pleine lune.

Au-delà des frontières, du chorégraphe burkinabé **Salia Sanou,** remet en cause toutes les limites. Celles, personnelles, de la morale, des croyances et des désirs qui nous construisent, tout comme celles, physiques, des frontières qui nous séparent. Avec cinq danseurs, une actrice, un musicien, un peintre et un funambule, son spectacle se propose aussi de faire sauter les cloisons entre les disciplines pour se revendiquer d'un regard transversal apte à faire naître de nouvelles utopies. **Patrick Sourd**

Regarde-moi encore de Fatou Cissé
le 22 novembre à 20 h à l'Espace des Arts
In a world full of butterflies, it takes balls to be a caterpillar... Some thoughts on falling de Robyn Orlin, le 19 novembre à 19 h au Conservatoire du Grand Chalon
Back de Peter John Sabbagha,
le 20 novembre à 20 h à l'Espace des Arts
Au-delà des frontières de Salia Sanou
le 23 novembre à 21 h à l'Arc – Scène nationale Le Creusot

Herman Diephuis

D'un séjour à Ouagadougou, Herman Diephuis revient accompagné de quatre danseurs.

Le voyage, Herman Diephuis semble le pratiquer au figuré, dans sa manière de naviguer entre sérieux et humour, culture pop et classique, comme au propre. Il part ainsi en 2010 au Burkina Faso, invité par Seydou Boro et Salia Sanou, et y assure des ateliers pour danseurs. De cette rencontre va naître l'envie d'approfondir son sujet. La création *Objet principal du voyage* en est le témoin. *"Etre au plus près de ce que sont ces quatre personnes dans leur façon de danser, mais aussi en confrontant mon univers aux leurs en étant à l'écoute de l'histoire et de la réalité de chacun d'eux"*, résume-t-il. Depuis ses débuts en France comme interprète, Herman Diephuis a croisé quelques-uns des noms de la nouvelle vague de la danse française : Régine Chopinot, Jérôme Bel, Philippe Decouflé, Alain Buffard ou Mathilde Monnier. En 2004, il crée sa compagnie et donne avec la pièce *D'après J.-C.* le départ à sa carrière de chorégraphe. Cette nouvelle création sous influence africaine devrait lui ouvrir d'autres horizons. Voyage, voyage. **P. N.**

Objet principal du voyage
le 21 novembre à 21 h
à l'Espace des Arts

DEMOCRACY
de Maud Le Pladec

Konstantin Lipatov

Maud Le Pladec

Danseuse chez Mathilde Monnier ou Boris Charmatz, Maud Le Pladec fait désormais partie de la nouvelle génération de chorégraphes français.

On savait déjà quelle interprète Maud Le Pladec était, à force de la croiser aux côtés de Loïc Touzé, Mathilde Monnier ou Boris Charmatz. On devine aujourd'hui quelle obsession anime la chorégraphe : la musique, si possible électrique et live. *DEMOCRACY* est le second volet d'un projet intitulé *To Bang on a Can* – qui détourne le nom de l'ensemble musical du même nom. Après avoir travaillé avec David Lang, Maud Le Pladec se tourne vers Julia Wolfe, autre membre fondateur de Bang on a Can. Et pour compléter ce dispositif musical, la chorégraphe a invité Francesco Filidei à écrire une composition. *"Créer un lien entre deux esthétiques"*, tel est le souhait de la chorégraphe attentive aux courants musicaux actuels. Sa danse puise dans ces sons une force et une inventivité renouvelées. La "Democracy" ainsi à l'œuvre est à partager. **Philippe Noisette**

DEMOCRACY le 21 novembre à 19 h au Conservatoire du Grand Chalon

Alban Richard

Il propose des spectacles créés dans l'urgence, multidisciplinaires et hybrides.

De retour à Chalon-sur-Saône où il a créé en 2012 *Boire les longs oublis*, Alban Richard présente une performance, *Pièce de chambre – Opus 1*, réalisée avec le Centre national des arts de la rue, l'Abattoir. Pour ce chorégraphe aimant à tisser entre elles les partitions musicales, gestuelles et lumineuses de ses spectacles, c'est l'occasion d'associer à son art de la composition celui de l'inscription dans un lieu singulier, la salle de la Grande Tuerie des Abattoirs, à travers l'invitation faite à plusieurs artistes conviés à élaborer en un temps record (cinq jours), des propositions pluridisciplinaires. Autant d'opus qui convoqueront des images de *"meurtres, de sang, de fantômes, d'apparitions et de disparitions, en forme de rituel de danse ou de transe"*. **Fabienne Arvers**

Pièce de chambre – Opus 1
avec l'ensemble l'Abrupt,
les 22 et 23 novembre à 19 h
à l'Abattoir

INFOS PRATIQUES

renseignements et réservations
Espace des Arts,
5 bis, avenue Nicéphore Niépce,
Chalon-sur-Saône, tél. 03 85 42 52 12
www.espace-des-arts.com

Saisons Afrique du Sud – France 2012 & 2013
In a word full of butterflies... de Robyn Orlin,
Mamela Nyamza et les Kids de Soweto de Mamela Nyamza et les Soweto's Finest,
Back de Peter John Sabbagha
sont organisés dans le cadre des Saisons Afrique du Sud – France 2012 & 2013.
Pour plus d'informations :
www.france-southafrica.com

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS

les inRocKuptibles

en couverture *Mamela Nyamza et les Kids de Soweto*
Photo Julien Piffaut **chef de projet** Benjamin Cachot
directeur adjoint du développement et nouveaux médias Laurent Girardot **coordination éditoriale** Fabienne Arvers, Sophie Ciaccafava **rédaction** Fabienne Arvers, Philippe Noisette, Patrick Sourd **directeur de création** Laurent Barbarand **maquette** Nathalie Petit **secrétariat de rédaction** Sylvain Bohy, Laurence Morisset **iconographie** Maria Bojikian **fabrication** Virgile Dalier, avec Gilles Courtois **impression, gravure, brochage** Roto Aisne SN **directeur de la rédaction** Frédéric Bonnaud **directeur de la publication** Frédéric Roblot **dépôt légal** 4e trimestre 2013. *Les Inrockuptibles* est édité par Les Éditions indépendantes, société anonyme au capital de 1 407 956,66 €, 24, rue Saint-Sabin, 75011 Paris, n° siret 428 787 188 000 21
© Les Inrockuptibles 2013. Tous droits de reproduction réservés.
Supplément au n° 936 du 6 novembre des *Inrockuptibles*.
Ne peut être vendu. Ne pas jeter sur la voie publique
merci à Magali Ollier et à toute l'équipe de l'Espace des Arts à Chalon

Bourgogne
Conseil régional

Jusqu'au
30 novembre 2013

Concerts,
rencontres,
échanges...

UN AUTOMNE SUD-AFRICAIN EN BOURGOGNE

www.region-bourgogne.fr